

En Suisse romande est également paru une recherche sur le placement des enfants menée par l'Unité de recherche de l'École d'Études sociales et pédagogiques de Lausanne. Cette recherche a été soutenue par le Département de la formation et de la jeunesse du canton de Vaud.

Geneviève Heller, Pierre Avanzino, Cécile Lacharme, *Enfance sacrifiée. Témoignages d'enfants placés entre 1930 et 1970*, Lausanne, Éditions des Cahiers de l'éesp – Haute école de travail social et de la santé – éesp-Vaud, 2005. www.eesp.ch

Le livre de Louissette Buchard Molteni, *Le tour de Suisse en cage. L'enfance volée de Louissette*, est à nouveau disponible aux Éditions d'en bas.

Une exposition itinérante de témoignages audio et de débats a été créée par l'association Enfances volées, *Enfances volées / Verdingkinder Reden, Regards et témoignages d'enfants placés / Fremdplatzierungen damals und heute*. Cette exposition va tourner en Suisse de 2009 à 2013. www.enfances-volees.ch

MARCO LEUENBERGER &
LORETTA SEGLIAS (Éds)

ENFANTS PLACÉS, ENFANCES PERDUE

Traduit de l'allemand par François Schmit

Introduction de Elisabeth Wenger

Épilogue de Franz Hohler

Photos de Paul Senn

Éditions d'en bas

Ce livre est issu d'une recherche menée en Suisse alémanique sur le placement des enfants aux XIX^e et XX^e siècles. Sont remerciés pour leur soutien à cette recherche et au livre les institutions, fondations et partenaires suivants : la Fondation suisse pour la culture, Pro Helvetia ; la Fondation Schweirischen Landesausstellung 1939 ; l'Office fédéral de la culture OFC ; le Burgergemeinde Berne ; la Fondation de la Famille Vontobel ; le Fonds zur Förderung von Lehre und Forschung der Freiwilligen Akademischen Gesellschaft, Bâle ; la Fondation Hart-Bucher ; la Fondation du Jubilé de la Banque cantonale bâloise ; l'Office de la culture et Swisslos du canton de St. Gall ; le Musée des Beaux-Arts de Berne ; les Fonds de la Lotterie des cantons de Berne, Bâle-campagne, Soleure et St. Gall (financé par Swisslos) ; la Fondation Prof. Dr. Fritz Peter Hager ; Pro Senectute Suisse ; la Fondation du Jubilé de Raffäisen ; la Schweizerische Gemeinnützige Gesellschaft ; le Fonds national pour la recherche scientifique ; la Fondation UBS pour la culture.

Les Éditions d'en bas remercient la Fondation suisse pour la culture, Pro Helvetia, pour son soutien à la traduction de ce livre ; et pour la publication du livre : le Département de la formation et de la jeunesse du canton de Vaud et Omina Freundeshilfe.

Graphisme couverture : lbbi Sàrl, Lausanne

Photo couverture : photo de Paul Senn (1901-1953), Garçon de la maison d'éducation de garçons d'Oberbipp, canton de Berne, 1940.

Fondation bernoise pour la photographie, le film et la vidéo, Musée des Beaux-Arts, Berne. Dépôt de la fondation Gottfried Keller.

© Fondation Gottfried Keller, Winterthur.

Édition originale :

Versorgt und vergessen. Ehemalige Verdingkinder erzählen

ISBN 978-3-85869-382-2

© Rotpunktverlag, Zürich, 2008 – www.rotpunktverlag.ch

ISBN 978-2-8290-0376-9

© 2009

Éditions d'en bas – Rue des Côtes-de-Montbenon 30 – 1003 Lausanne (Suisse) – enbas@bluewin.ch – <http://www.enbas.ch>

Sommaire

Préface, Elizabeth Wenger	9
Introduction, Marco Leuenberger	13
Chapitre I	
Pauvreté et travail des enfants en Suisse , Marco Leuenberger	17
Armin Stutz*, 1927, Lucerne. « Et simplement toujours cette faim, cette faim »	24
Christoph Grädel*, 1938, Berne. « Comme la petite hirondelle, ils nous ont jetés hors du nid »	30
Hans Unglück*, 1931, Berne, Thurgovie. « Je devais donner mon salaire à la maison, c'était normal à l'époque »	34
Werner Bieri*, 1942, Berne. « Cela me poursuit encore aujourd'hui. Cela ne s'est plus jamais arrangé »	37
Ernst Wessner, 1930, St-Gall. « À l'époque on était content d'avoir une bouche de moins à nourrir »	43
Chapitre II	
L'école et l'apprentissage passaient pour négligeables , Liselotte Lüscher	47
Elsa Schweizer-Dürrenberger, 1935, Bâle-Campagne, Soleure. « J'étais un enfant du péché »	54
Emil Weber*, 1934, Berne. « Ma mère n'a pas osé parler avec l'instituteur »	58
Josef Anderhalden, 1932, Obwald, Soleure, St-Gall, Lucerne. « À l'école ils m'ont toujours mis tout seul au fond »	61

Joseph Baumeler, 1923, Lucerne. « Mon patron a dit que j'étais là pour travailler, pas pour aller à l'école »	65	Chapitre V	
Marie Bachmann-Pauli, 1930, Berne. « Je devais aller à l'école tout l'hiver avec les mêmes habits »	68	Déracinement, isolement et silence , Loretta Seglias	135
Chapitre III		Heidy Hartmann, 1938, Thurgovie, Nidwald, Zurich. « Cette mise à l'écart, sans autre contact physique que les coups »	141
Évolution légale du placement des enfants , Mirjam Häsler	73	Marianne Lauser*, 1934, Berne. « J'ai souvent réfléchi à comment je pourrais me supprimer »	145
Alice Alder-Wallisser, 1913, Bâle-Ville, Bâle-Campagne, Zurich. « Tous disaient que je devrais en faire un livre, mais je n'en ai pas envie »	81	Werner Binggeli, 1932, Berne, Zurich. « L'étable à vaches était ma chambre de séjour »	149
Doris Gasser, 1940, Schaffhouse, Thurgovien. « J'ai dû apprendre toute ma vie à avoir le droit de vivre »	85	Alfred Ryter, 1940, Berne. « Cet ennui de la maison – personne ne nous entendait, personne ne prenait garde à nous »	152
Ernst Fluri, 1946, Berne. « Il m'a traité de feignant et planté la fourche à fumier dans les fesses »	89	Hedwig Wittwer-Bühler, 1920, Berne. « J'ai eu une magnifique jeunesse »	157
Katharina Klodel*, 1944, Bâle-Campagne. « Au fond ils étaient tristes à pleurer »	97	Paul Senn et la problématique des enfants placés	160
Margaretha Hirzel, 1940, Berne, Zurich. « Partir loin de la maison et travailler là où il y a beaucoup de monde »	104	Cahier photos de Paul Senn	
Chapitre IV		Chapitre VI	
Enlèvements d'enfants et placement extra-familial , Katharina Moser	108	Placés et humiliés – Les formes de la discrimination , Sabine Bitter	161
Christian Röthlisberger, 1936, Berne. « Cela rabaisse de sentir que les autres se moquent toujours de toi »	116	Christine Hauser-Meier*, 1938, Berne. « J'étais considérée comme paresseuse et bonne à rien. Quand on entend toujours ça, on finit par le croire »	168
Elisabeth Götz, 1949, Thurgovie. « L'horreur, c'était d'être abandonnée comme ça »	120	Elfie Stiefmaier-Vögeli, 1926, Zurich, Thurgovie, St-Gall. « Trimer comme un pauvre chien »	172
Martha Mosimann, 1930, Berne. « J'étais là juste pour travailler »	125	Elmar Burri*, 1935, Berne. « Il manquait la chaleur du foyer »	177
Nelly Haueter, 1925, Berne. « Tu ne sais rien faire, tu n'es rien, tu ne seras jamais rien »	128	Resi Eggenberger*, 1943, Bâle-Campagne. « J'ai tellement haï ma mère »	182
Ruth Windler, 1926, Fribourg, Berne. « Je suis tombée de mal en pire »	131	Roger Hostettler, 1952, Bâle-Campagne, Berne. « Je faisais toujours le travail subalterne »	187
		Chapitre VII	
		Violence et abus de pouvoir , Ueli Mäder	195
		Barbara Roth*, 1935, Berne. « C'était vraiment une période terrible »	201

Max Schmid, 1932, Argovie « Le corps pourrait peut-être s'habituer aux coups, mais l'âme ne s'y habitue jamais »	205
Walter Zürcher*, 1928, Berne « Je ne me suis pas révolté, ça n'aurait servi à rien »	209
Hans Crivelli, 1922, Zurich. « Je ne voudrais plus jamais revivre cela »	212
Hugo Hersberger, 1935, Soleure. « Les heures à attendre qu'il rentre et me roue de coups... »	216
Chapitre VIII	
Résistance, fuite et moments de bonheur , Loretta Seglias	221
Ferdinand Tauscher*, 1951, Berne. « Je n'ai pas eu beaucoup de temps libre, pendant deux ans »	228
Herbert Rauch*, 1927, Berne. « Ils m'ont pris pour gagner quelque chose, c'est tout »	232
Johann Rindisbacher, 1938, Berne. « Quand je travaillais beaucoup, je prenais des coups, quand je ne travaillais pas, j'en prenais aussi »	235
Martha Knopf, 1930, Berne « Ballottée de-ci de-là »	239
Rosmarie Schmid, 1946, Berne « Je n'ai rien eu de ma vie »	245
Chapitre IX	
Se souvenir et raconter – accès historiques et sociologiques aux interviews biographiques , Heiko Haumann et Ueli Mäder	249
Conclusion , Loretta Seglias, Marco Leuenberger	257
Le père de ma mère. Un épilogue de Franz Hohler	261
Notes	263
Crédits photographiques et légendes d'origine (Cahier photo)	271
Bibliographie	277

Chapitre VII

Violence et abus de pouvoir

Ueli Mäder

« J'ai aussi été puni sans l'avoir mérité »

Barbara Roth est née en 1935 et a été placée tôt. Elle a surtout souffert du dénigrement verbal. « Tu ne seras jamais rien », lui répétait-on. Les enfants en service ont subi la violence psychique, physique et structurelle. Ce chapitre associe différentes formes de violence avec le vécu des enfants placés. Il recherche aussi comment la violence peut être gérée.

Des approches juridiques considèrent la violence comme une atteinte à la sphère privée d'autrui. Des études sociologiques qualifient la contrainte physique et psychique de violence. Elles distinguent entre violence directe et indirecte, potentielle et manifeste, personnelle et structurelle.¹ La violence personnelle figure au premier plan dans les débats actuels. Elle peut être appréhendée concrètement, elle nomme les auteurs et parfois aussi les victimes. Le spécialiste des conflits Johan Gattung² qualifie les conditions sociales de « violence structurelle ». Les discriminations sociales subies par les enfants placés en font aussi partie.

Du cœur de la société

De manière très simplifiée, il y a trois approches de la violence. La première met l'accent sur les conditions structurelles. Elle s'exprime par exemple dans la pauvreté qui a entraîné le placement d'enfants. La deuxième approche se rapporte à la socialisation. Elle porte sur la façon dont familles et écoles ont traité ces enfants. La troisième approche met en évidence des facteurs affectifs et de

situation. Elle donne l'impression que la violence naîtrait quasiment par hasard.

Wilhelm Heitmeyer³ décrit ce qui conduit à la violence : l'impuissance (par la concurrence forcée), l'insécurité (par de fréquentes ruptures existentielles), l'isolement (par la dissolution des milieux familial et culturel) et la désintégration (par la désorientation et l'absence de perspectives). Le changement rapide provoque en outre le surmenage et le stress, et par là l'autoritarisme. Certains objectent que les personnes violentes devraient alors être beaucoup plus nombreuses. Ils s'opposent à la volonté de toujours expliquer et comprendre la violence. Trutz von Trotha⁴ refuse de donner un sens à toute violence. Cela conduirait seulement à méconnaître le « plaisir pathologique de la violence ».

Aujourd'hui la violence est souvent personnalisée. La violence structurelle semble appartenir au passé. La recherche critique sur les conflits des années 1970 a examiné comment la violence vient du cœur de la société et s'exprime, comme pour les enfants placés, dans l'inégalité des chances. Franz Josef Krafeld⁵ fait dériver la propension à la violence d'expériences de socialisation. Nous apprenons dès l'enfance à tirer des avantages de la faiblesse des autres. Walter Hollstein⁶ décrit comment la socialisation masculine s'appuie sur la dureté, le pouvoir, la distance, la concurrence et la performance. La fixation sur des valeurs extérieures (argent, succès) restreint la vie affective et favorise le vide, l'aliénation et l'autoritarisme. Les garçons doivent sans cesse faire leurs preuves, ce qui ne stimule guère leurs capacités relationnelles.

La violence naît aussi souvent d'une nécessité mal canalisée. Elle se cherche toujours un exutoire. Les enfants placés ont senti la brutalité exercée envers les subordonnés. Certains ont répété plus tard ce dont ils ont eux-mêmes souffert. Celui qui subit la violence la transmet souvent plus loin.

« Tu ne sais rien et tu n'es rien »

Barbara Roth a été placée dans la famille d'un boulanger. Elle n'accomplissait qu'accessoirement sa principale tâche, s'occuper du plus jeune

fil de la famille d'accueil, car elle était sans cesse prise par d'autres travaux. Sa journée commençait à six heures. Une fois levée, elle devait nettoyer, déblayer la neige, livrer du pain, aider au magasin et au ménage, de sorte qu'elle était souvent occupée jusque tard le soir. Une fois qu'elle ne se sentait pas bien, elle a joué de sa flûte à bec jusqu'à ce que la patronne la lui arrache de rage et la fasse brûler dans le poêle. « C'était vraiment une période terrible », dit-elle.

Barbara Roth était toujours bien habillée. La patronne y attachait de l'importance, et elle recevait toujours assez à manger. Mais elle souffrait beaucoup des incessantes remarques dévalorisantes – on lui répétait sans cesse qu'elle n'était rien et ne deviendrait rien. Vis-à-vis de l'extérieur, la famille d'accueil parvenait pourtant à sauver les apparences.

« Un chien avait la vie plus belle que moi », déclare Franz Buchschacher à propos de son enfance. Il est né en 1926 dans une famille bernoise de 18 enfants. Maçon, le père ne pouvait pas nourrir toute la famille. De ce fait, tous les enfants ont été placés, à l'exception de la plus petite fille. Franz Buchschacher a été confié dès sa deuxième année à une femme âgée. « Elle m'a élevé comme ma propre mère », raconte-t-il.

Le garçon avait six ans quand sa mère d'accueil est décédée. Avec d'autres enfants placés, il a été conduit à une assemblée dans la commune. Les paysans tâtaient les enfants pour évaluer leur force. Puis ils choisissaient les plus forts. Franz Buchschacher était fluet. Personne ne le voulait. Il est resté là jusqu'à la fin. Finalement l'huisier communal, qui exploitait aussi une ferme, l'a emmené. Franz Buchschacher se rappelle les paroles du paysan : « Celui-ci ne vaut rien, il ne peut pas travailler, mais je le prends, je lui apprendrai à travailler. » Le garçon a reçu une petite chambre au-dessus du poulailler. Il dormait sur une paillasse. La chambre était pleine de vermine et glaciale en hiver. Le matin, le garçon devait se lever à cinq heures et travailler à la ferme. Il n'avait pas le temps de faire ses devoirs scolaires. Le maître le battait et le gardait en retenue. Si le garçon rentrait en retard à la ferme, il recevait une nouvelle volée de coups. Le paysan le frappait à la porcherie avec une corde jusqu'à ce qu'il saigne et ne puisse plus s'asseoir.

Une fois, Franz Buchschacher a montré ses graves blessures au policier du village. Le policier a menacé de dénoncer l'huissier. Celui-ci a dû certifier qu'il ne battrait plus le garçon, mais il ne s'est pas laissé faire. Il a emmené Franz chez le président de la commune et s'est plaint de ne plus pouvoir le punir. Le président lui a proposé de lui amener à l'avenir le garçon à corriger, rétablissant ainsi l'ordre antérieur.

Hugo Hersberger a passé sa jeunesse dans une famille paysanne. La mère nourricière battait souvent le garçon et associait son fils aux punitions corporelles du soir. « Le pire était d'attendre des heures jusqu'à ce qu'il rentre », raconte Hugo Hersberger. Le garçon devait chaque fois se dévêtir et mettre la tête dans une chaudière à lessive. Puis il était fouetté avec une lanière en cuir. Le garçon recevait presque chaque jour des coups. La paysanne le battait parce qu'il ne l'appelait pas « maman ». Le fait que Hugo Hersberger devait se déshabiller pour la correction rituelle montre la sexualisation de la violence et constituait une humiliation supplémentaire.

Les enfants placés ont souvent été victimes d'agressions sexuelles. Walter Zürcher était régulièrement contraint par son père nourricier à le satisfaire manuellement à l'étable. Quand la paysanne s'en est aperçue, le garçon a été placé dans une autre famille pour laquelle il a dû travailler durement. La plupart du temps, il était épuisé quand il arrivait enfin à faire ses devoirs scolaires le soir. La famille ne lui donnait guère d'affection ou de tendresse. Il était là pour travailler. À Noël et lors de fêtes, la famille voulait rester entre elle. Le garçon n'en faisait pas vraiment partie. À l'école et au village aussi, il se trouvait à la fois « dedans et dehors ».

Longtemps, Armin Stutz n'a pas su qui étaient ses parents. Il a grandi dans un orphelinat du canton de Lucerne. Des religieuses s'occupaient de lui et des autres enfants. Une sœur jouait souvent « pas seulement avec ma quéquette », raconte Armin Stutz. « Et nous devons la toucher sous le machin. Elle baissait ses bas-culottes clairs, je m'en souviens bien. » Quand les enfants mouillaient leur lit, on leur frottait le lendemain le visage avec les draps imprégnés d'urine. Quand Armin Stutz a été assez grand pour travailler, il a été placé chez un

paysan, qui était lui-même très pauvre et avait beaucoup d'enfants. Armin Stutz y a souffert de la faim, mais il en a aussi souffert plus tard chez un autre paysan tout sauf pauvre. Les conditions dans lesquelles il a vécu là, tout comme une fille anciennement placée, étaient connues au village. Mais personne ne les a soutenus. Une fois, le garçon a décrit dans une composition sur les souvenirs de vacances son dur travail quotidien et les mauvais traitements subis. Le maître a confronté le paysan avec ce récit. Son fils a alors frappé si violemment le garçon avec une lanière de cuir que la blessure ainsi causée ne s'est jamais complètement refermée. Après cela, Armin Stutz a définitivement cessé de se plaindre. Et le village a aussi gardé le silence.

Résignés et révoltés

Les enfants placés ont souvent supporté longtemps les discriminations dont ils étaient victimes. Les privations subies déformaient parfois tellement leur propre vision qu'ils considéraient l'injustice comme un échec personnel. Beaucoup d'enfants placés souffraient de ne pas avoir réussi comme d'autres. Ils se faisaient des reproches et se sentaient coupables. Quand des personnes placées dans leur enfance critiquent le fait d'avoir « aussi été puni(es) sans l'avoir mérité », la « pédagogie noire » transparaît.

Pour combattre ces processus et sentiments de culpabilité, les personnes concernées doivent prendre conscience qu'une situation malheureuse n'est pas une fatalité, mais peut être changée. La référence à des situations communes causées par la société libère de sentiments personnels de culpabilité, qui sont particulièrement marqués dans des conditions d'isolement.⁷

Les enfants placés ont en partie ressenti leur impuissance comme faiblesse individuelle. Ainsi, les contradictions de la société sont plus faciles à répercuter sur ceux qui restent (veulent rester) effacés. Celui qui s'accommode de la situation existante se protège contre de nouvelles déceptions. La peur mène au recul et à un pacte avec le renoncement. Contre cela, les expériences pratiques réussies, dont on trouve aussi des exemples dans les interviews, sont une aide. La confiance en ses propres compétences doit parfois être apprise pas

à pas. Il faut décomposer les grands objectifs en buts partiels que l'on peut atteindre dans un délai prévisible. L'expérience que les changements sont possibles est motivante. Elle dirige le regard de ce qui semble indispensable vers le possible. L'exigence du « devoir », qui bloque intérieurement, se transforme en une attitude de « pouvoir quelque chose ». Elle se rattache à des intérêts et capacités existants et sert au dépassement. Il est aussi utile de raconter le passé. Dans leurs familles, certaines personnes autrefois placées ont tu leur passé. Pourtant, la transparence contribue à transformer la résignation en révolte.

Selon Arno Gruen⁸, l'obéissance conduit à se refuser soi-même et à diriger la violence contre soi et les autres. La peur de l'autonomie se révèle être une trahison de soi-même. Erich Fromm⁹ interprète la peur de la liberté comme soumission à des autorités réelles et intériorisées. La répression précoce de la pensée critique favorise l'adaptation et un conformisme forcé. Elle prépare des individus devenus apparemment insignifiants à accepter la violence et éventuellement à l'exercer aussi eux-mêmes. Plus nous nous en remettons à des autorités anonymes, plus nous nous sentons impuissants.

La pauvreté, le travail des enfants et les coups étaient largement répandus jusque dans la deuxième partie du xx^e siècle. Les enfants placés n'ont pas subi la violence seulement dans des fermes isolées, mais aussi en plein village. Le discours actuel sur la violence néglige ces références structurelles. Il se concentre sur ce qui est immédiatement visible. Michel Foucault¹⁰ critique la façon dont notre civilisation cache sous un voile humanitaire l'optimisation de la violence. Il s'agit en fait de discipliner la société en réprimant les déviations et en excluant ceux qui ne correspondent pas à la norme. À la violence manifeste qui touche une personne ou une chose s'oppose une autre violence, celle du pouvoir. Elle contient la capacité d'obtenir un résultat. Le pouvoir individuel dépend de la dotation en ce capital économique (argent), social (relations) et culturel (formation)¹¹ qui manquait à beaucoup d'enfants placés.

Barbara Roth*, 1935, Berne

« C'était vraiment une période terrible »

Barbara Roth était le troisième enfant d'une couturière et d'un tonnelier. La famille vivait dans le canton de Berne, où le père travaillait dans la tonnellerie paternelle et, encore jeune, avait pu s'acheter une maison. En plus, il allait de ferme en ferme distiller de l'eau-de-vie. Barbara Roth suppose que cela l'a rendu alcoolique, car en hiver après la distillation il restait souvent avec les paysans pour déguster avec excès le « schnaps » produit. Finalement, la maison a été vendue aux enchères forcées à cause des problèmes d'alcoolisme du père. À cette occasion, le chien bien-aimé de Barbara a aussi été vendu. La famille s'est ensuite installée chez les parents du père, où elle disposait de deux chambres et d'une cuisine. À cette époque, la sœur de Barbara, d'un an son aînée, vivait déjà chez des proches sans enfants en Argovie. « Mes parents ont sans doute été contents d'en avoir une de moins. » Environ un an plus tard, son frère a aussi été confié à cette famille. Barbara est restée seule chez ses parents.

L'alcoolisme du père s'est aggravé de plus en plus. Barbara a vu son père battre sa mère. Pour finir, il a été interné dans un centre de désintoxication. La mère a tenté de s'en sortir seule avec sa fille. Mais elle ne s'entendait pas bien avec sa belle-mère. Celle-ci a fait en sorte que Barbara soit à son tour placée hors de la famille. Le jour où on devait venir la chercher, elle s'est cachée dans le foin avec sa mère. La police a été appelée et a déclaré que la décision était définitive.

Barbara, qui était en troisième année scolaire, a été emmenée par son tuteur dans la famille du boulanger d'un village voisin. La famille avait deux fils, dont le plus grand avait l'âge de Barbara. L'une de ses